

dominique bagouet, l'enfant roi

propos recueillis par nelly bouveret, *calades n° 79* – mai 1987

Contractuel de la ville de Montpellier, subventionné par la région pour montrer aux pays, que dis-je, au monde, de quoi le Languedoc-Roussillon est capable, Dominique Bagouet joue le jeu. Du haut du 4^{ème} étage de l'Opéra de Montpellier, il danse, soutenu par des aides financières qu'il ne partage pas. Du coup, on lui reproche beaucoup de choses : d'être le préféré, de tout garder pour lui, d'ignorer qu'il n'est pas le seul dans la région. Il ne l'ignore pas et n'en paraît pas surpris. Le concernant, il n'y a qu'une critique jamais entendue. Parce qu'il y a une chose que ce jeune chorégraphe sait faire sans réserve, sans conteste possible : son métier.

journaliste : comment deux personnages comme Boltanski et vous parviennent-ils à travailler ensemble ?

dominique bagouet : très difficile, mais très passionnant. Si je suis allé le chercher c'est, je suppose, parce que j'avais besoin de me faire déstabiliser. C'est effectivement ce qui est arrivé. Il n'est pas du tout producteur d'art. Il se situe hors de la peinture, de la gravure. Insaisissable. Son travail m'attire par ce qu'il contient dans sa démarche conceptuelle : par ce qu'il raconte, son regard des choses de la vie, déformé inventé et surtout décapant. La monumentalité ; l'idée de célébration, ses fausses biographies. Voilà, en vrac pour dire avec des mots ce qui s'est produit sans eux.

J'ai eu envie de confronter Boltanski à ma propre danse, très travaillée, très « chiadée ». Le contraire du bricolage, de la forme de travail de Boltanski. Au niveau spirituel, on se rejoint dans l'idée de la non-performance. Mes danseurs sont avant tout des hommes et des femmes qui ne sont pas normalisés. Ma compagnie est un rassemblement de personnalités autant que de capacités gestuelles. Boltanski a senti ça. J'ai démarré cette chorégraphie comme un catalogue de choses imaginaires, un puzzle de danses qui se succèdent les unes aux autres. Un spectacle très séquencé. C'est nouveau. Avant, je tirais une matière longtemps. Dans **le saut de l'ange**, l'inverse s'est produit. Je fonctionne dans le temps, Boltanski dans l'image... Il dit qu'une image laisse le spectateur libre du temps qu'il passe à la regarder. Un spectacle ne laisse pas la même liberté, le temps est imposé.

journaliste : vos danseurs dansent, répètent, travaillent huit heures par jour. Les bases de vos cours sont des enchaînements de mouvements développés sur huit temps. Cela rappelle la rigueur de la tradition. La danse classique n'est pas très éloignée de la danse contemporaine. On n'hérite que de son passé ?

dominique bagouet : oui. On l'assume ou pas. Je complexe de moins en moins sur mon passé de danseur classique même au niveau du cours. Mes danseurs prennent eux-mêmes le mouvement en charge. Dos au miroir. La démarche est fine entre un état et un autre. Le lien est pourtant très étroit entre la danse classique et la danse contemporaine. Ce qui a changé, c'est

le sens des responsabilités acquis, entre vingt-cinq et trente ans pour la moyenne d'âge. Le travail esthétique se fait dans la direction de leur propre qualité de mouvement.

journaliste : dans cette logique, les danseurs de Bagouet ne danseraient pas comme Bagouet. Serait-ce le cas ?

dominique bagouet : il y a un tel phénomène de mimétisme que quand je rencontre certains de mes ex-danseurs, je constate qu'ils ont digéré mon travail mais qu'il est toujours présent. Je ne sais pas quoi en penser et en même temps, j'en suis fier. Peut-être vais-je créer une école pour que les choses soient plus claires encore.

journaliste : une envie simplement, ou un vrai projet d'école ?

dominique bagouet : les deux. J'y enseignerais très rarement car je n'aurais pas le temps. Je sais que de très bons profs me suivraient. Il s'agirait d'un enseignement fortuit et d'une formation professionnelle de haut niveau en danse contemporaine principalement. J'en assumerais la direction artistique.

journaliste : ce qui suppose que vous vous sentez techniquement capable de le faire.

dominique bagouet : ce projet n'est pas basé sur l'idée que j'en suis capable mais sur mon envie. Pour qu'il y ait aussi la possibilité de trouver en France une école de danse contemporaine en plus d'une seule classe à Lyon et d'une école de vingt-cinq élèves à Avignon. Cette école montpelliéraine s'adresserait aux élèves de seconde, les amènerait à un bac-danse plus une quatrième année de semi-professionalisme.

journaliste : votre école se ferait à Montpellier. Vos relations avec cette ville et cette région sont donc au beau fixe ?

dominique bagouet : nous sommes plus la compagnie de la région que celle de Montpellier. Les vaines tentatives que je fais pour poser mon travail dans la région ne donnent pas grand-chose. Les tournées en Amérique Latine semblent plus faciles à réaliser que de programmer trois spectacles dans la région. Nous sommes tous tributaires du monde politique. Si effectivement, j'ai la confiance de Georges Frêche, je fais un travail qui peut être vu par tout le monde, non ? Ce blocage est très dommage car j'ai envie de justifier la subvention de la région. Pourtant je n'ai jamais pu danser à Narbonne, Perpignan, Pézenas, Mende, Millau.... Alors qu'on leur fait des propositions de tarif au rabais.

journaliste : vous êtes souvent avec votre compagnie en tournée à l'étranger. Trop souvent peut-être. Je crois que vous avez parfois à répondre au reproche de n'être pas assez là.

dominique bagouet : nous sommes obligés de tourner pour vivre. Mais mon travail, je le prépare ici. Notre maison est ici. C'est vrai que notre réputation se fait à l'extérieur. C'est quand même moi qui ai fondé le Festival de Montpellier. Nous représentons la région, la France dans le monde entier et nous assurons une renommée à laquelle je tiens. Pourtant, nous ne sommes qu'une petite équipe, incomparable à celle d'un centre dramatique. C'est vrai que, par rapport à la situation de la danse en France, je suis privilégié.

Mais par rapport à l'art dramatique ou la culture en général, nous ne sommes qu'une petite souris. La danse, hormis le ballet de l'Opéra de Paris, a toujours été un parent pauvre. J'ai rencontré récemment François Léotard. Il reconnaissait la disproportion des aides face au succès de la danse contemporaine. Elle est devenue tellement médiatique qu'elle représente un atout pour les programmateurs. Il faut pourtant savoir que *la savetière prodigieuse* a coûté l'équivalent de notre subvention annuelle. J'aime beaucoup Jacques Nichet et son travail mais quand même, la différence est là... Mes danseurs travaillent huit heures par jour. Ils sont beaucoup moins payés que les musiciens de l'Orchestre Philharmonique. Si on ajoute à cela que ce n'est pas évident d'être en tournée sept mois par an...

journaliste : vous parliez du festival de danse de Montpellier. Aviez-vous remarqué qu'aucune compagnie régionale n'a été programmée pour 1987 ?

dominique bagouet : si, la mienne pour la première fois. L'année dernière, je n'y étais pas.

journaliste : savez-vous pourquoi vous êtes le seul ?

dominique bagouet : il faudrait poser la question à Jean-Paul Montanari, directeur du festival.

journaliste : parlons de la danse dans la région. Comment la trouvez-vous ? Qu'en pensez-vous ?

dominique bagouet : Jackie Taffanel a fait une création cette année au Théâtre de Montpellier. Christiane Marciano était au festival l'année dernière. J'aime bien aussi Michèle Etori. C'est difficile pour moi de parler de ça. J'ai des moyens financiers supérieurs à tout le monde dans la région et pourtant ces moyens ne suffisent pas à parer.

journaliste : en quoi avez-vous l'impression d'aider la danse ici ?

dominique bagouet : je fais des suggestions au directeur du festival et je prête mes studios. Il y a une prolifération de compagnies de qualité ici. Une danse très vivante. C'est d'autant plus difficile. Nous ne pourrons pas tous en vivre. Je constate la qualité mais je doute. Voilà, c'est tout. Je n'ai pas de leçon à donner mais je ne crois pas en la bannière «jeune danse». Nous sommes dans une génération qui n'est pas une école. Je ne veux pas culpabiliser parce que j'ai les moyens. La pitié n'a jamais aidé personne. Ma présence dérange peut-être mais je ne crois pas que mon absence aiderait les choses.

journaliste : quel est votre principal défaut ?

dominique bagouet : j'en ai pas mal. Le principal est d'être trop scrupuleux. C'était d'abord une qualité, elle est devenue un défaut. Cela m'amène à me coincer et à coincer les autres. C'est parfois pénible. Est-ce dû à une éducation religieuse ? Pour les autres défauts... Il y a peut-être une question de mauvaise foi. Je l'accepte volontiers.

journaliste : le public, ici, à l'étranger, comment le sentez-vous ?

dominique bagouet : la perception de la danse contemporaine a des aspects très verts, très jeunes. Une discipline qui inquiète beaucoup le public parce que pas assez connue. Le monde chorégraphique doit considérer tout

ce travail à faire. J'ai tenté beaucoup de choses : ouvrir le studio à des répétitions publiques, des séances de travail en faculté. Gallotta à Grenoble bénéficie d'une structure « Maison de la Culture » que je n'ai pas ici. C'est dommage.

journaliste : si vous deviez raconter Bagouet et son arrivée à Montpellier ?

dominique bagouet : j'ai été soliste chez Béjart, catalogué chez les comiques. Béjart c'est quatre-vingts danseurs, une usine. J'étais parmi les privilégiés proches du « maître ». J'ai vécu cela avec horreur, ces classes sociales chez les danseurs. Je me suis toujours promis d'essayer, chez moi, d'équilibrer les choses.

Pourquoi Montpellier ? Quand Georges Frêche a voulu avoir une politique culturelle, il a dû contacter le ministère de la Culture. A cette époque-là, je survivais à Paris grâce aux tournées des Jeunesses Musicales de France. On m'a proposé un séjour à l'Opéra de Montpellier. Après un spectacle, j'ai vu arriver un gaillard de maire qui, après s'être assis sur ma table de maquillage, m'a offert un contrat renouvelable tous les trois ans.

journaliste : vos danseurs ont suivi ?

dominique bagouet : certains m'ont rejoint. Mais la plupart de mes dix danseurs sont du midi. Une équipe très fidèle, très solide. Mes critères de sélection ? C'est très irrationnel. Je suis séduit par une façon d'être, d'appréhender le mouvement. Une sorte de maturité. Je n'aime pas être le papa ou le gourou. Je me fais énormément chamberer par mes danseurs. Cela ne me dérange pas. On s'entend bien. Je cherche un peu dans la compagnie les bâtons pour me faire battre. J'aime assez. Mes danseurs n'ont pas des caractères faciles. Ils sont parfois même tyranniques.

journaliste : la chorégraphie vous appartient-elle ? En êtes-vous le maître ?

dominique bagouet : je ne peux pas dire cela. Elle serait impossible sans tel ou telle interprète. Dire qu'on fait une chorégraphie tout seul serait un non-sens. Cela se passe sensuellement, sexuellement presque. L'intuition est très importante. Je suis très sensible à l'intuition de la bonne sensation. Parfois, on part d'un petit truc et on en fait toute une danse qui coule toute seule. Le rêve. Mais c'est rare.

propos recueillis par nelly bouveret, calades n° 79 – mai 1987